

Vingt mille et une torches différentes pour Martí



La Havane, Jan 27 (RHC) La plupart des torches qui descendront les marches de l'Université de La Havane ce soir, et celles qui traverseront d'autres rues du pays, ont été construites par des enfants et leurs parents. Ces torches sont une métaphore de ce que nous sommes en tant que nation.

Elles attendent d'être allumées : il y en a des longues, des petites, des délicates, des consistantes, des renforcées, certaines avec beaucoup de paillettes et même du papier coloré autour de la poignée, celles qui sont apparues avec une poignée en plastique, celles faites de boîtes de conserve en fer, celles en aluminium, celles qui ont été accrochées avec un ou deux lacets et un fil de fer, celles avec juste une vis, celles qui ont déjà perdu leur « tête » à la première secousse, celles faites d'un bâton du buisson le plus commun et le plus vicié du parc le plus proche.

Ceux qui ont été fabriqués à la hâte, ceux qui attendaient déjà depuis des jours dans un coin d'être livrés, ceux qui ont mieux tourné que ce que nous pensions, parce qu'une torche, à vrai dire, ne se fabrique ni ne s'érige tous les soirs.

En ce moment, il y a plus de 20 000 torches dans un coin ouvert de l'université de La Havane, et beaucoup plus dans d'autres endroits, et aucune d'entre elles ne se ressemble. Paradoxalement, ce soir, elles seront toutes semblables.

Eduardo Galeano, dans l'une de ses mini-histoires les plus mémorables et les plus souvent répétées, a parlé de l'humanité comme d'une mer de petits feux. Les nuits du 27 janvier, à La Havane et dans de nombreuses régions de Cuba, pourraient être confondues avec cela, mais ce ne serait pas exact. Mieux vaut parler d'une rivière, d'un torrent qui coule de manière imprévisible dans nos hivers, avec des significations possibles que personne n'oserait résumer.

Ce n'est pas la même chose de parler de feux que de torches. L'un persiste presque toujours avant, pendant et après la flamme. Il y aura des flambeaux qui seront allumés avant l'heure et éteints plus rapidement, des flambeaux qui seront alors laissés à moitié, relégués sous les feux de la rampe, des flambeaux qui insisteront à nouveau pour être allumés, des flambeaux qui se rapprocheront pour offrir leur feu et s'embrasser, l'un avec l'autre, jusqu'à ce que les deux soient éclairés de la même façon.



Certains descendront sans torche, car la liturgie de ce pèlerinage ne se limite pas au feu.

La marche des torches, la marche des vingt mille et une torches différentes, sert à beaucoup de choses à la fois : dialoguer avec les curieux, démontrer le pouvoir incalculable et révolutionnaire de la beauté, se revoir, chanter, réfléchir à la façon dont ce chant et ce feu se transforment le lendemain en plus de bien-être, plus de droits, plus d'égalité, plus de justice, plus de création, moins de solitude, moins de tristesse, plus de force, plus de courage, plus de tête, plus de poitrine propre, ouverte et sincère, moins de déchets, littéralement et métaphoriquement parlant, plus de lutte, plus de Martí et plus de Patria.

La marche, c'est regarder en arrière et frissonner à l'image du feu qui vient, qui est là, de la multiplicité des personnes et des torches qui le soutiennent dans l'obscurité ; ou peut-être simplement passer et trouver une torche abandonnée, encore fumante, un enfant qui tient une torche, la ramasser et essayer, comme un fou ou une folle, de la rallumer, dans un exercice tout à fait semblable à l'acte banal, précieux, puissant et salvateur d'un baiser. (Source : Granma)



Radio Habana Cuba